

trois ou quatre des plus mutins, ce qui suffit pour calmer cette bourrasque révolutionnaire.

Mais l'impulsion donnée dans quelques villes de province qui comptaient une nombreuse garnison, continua son effet. Des libelles, dans lesquels était prodiguée l'injure contre le premier consul, contre le *Corse déserteur*, contre l'*assassin de Kléber*, et qui faisaient un appel à l'*insurrection* et à l'*extermination*, furent jetés par ballots dans la capitale. Il est vrai que, grâce à l'activité de la police, toujours sous la direction de Fouché, pas un seul de ces pamphlets ne parvint à sa destination, excepté cependant le premier de tous, expédié à Paris, dans un panier de beurre de Bretagne, par la diligence de Rennes, à un aide de camp du général Moreau.

Dès ce moment, Napoléon ne douta plus que ce général ne fût au moins dans la confiance de cette séditieuse circulaire qui jetait des brandons de discorde dans tous les rangs de l'armée. Aussi enjoignit-il au ministre de la police d'avoir avec lui une explication ; elle eut lieu presque immédiatement et fut peu satisfaisante. Moreau se tint sur un ton léger de réserve à peine négative, affectant de plaisanter sur ce qu'il appelait une conspiration de pot à beurre, comme à sa table et dans son salon on avait décerné à son cuisinier une casserole d'honneur, et un collier d'honneur à son lévrier.

Fouché, avec tous les ménagements possibles, rendit compte le soir même au premier consul de sa conversation avec Moreau. Napoléon, après avoir écouté attentivement le ministre, lui dit :

— Il faut enfin que cette lutte finisse ; il n'est pas juste que la France souffre, tiraillée entre deux hommes. Moi dans sa position, et lui dans la mienne, je serais son premier aide-de-camp. Se croit-il en état de gouverner ?... Eh bien ! soit ; mais alors, demain, à six heures du matin, qu'il se trouve au bois de Boulogne ; son sabre et le mien en décideront : je l'y attendrai. Ne manquez pas, Fouché, d'exécuter mon ordre.

Il était près de minuit quand le ministre revint des Tuileries avec une si étrange mission. Moreau fut appelé sur-le-champ... On juge assez que la prudence conciliatrice de Fouché dut s'interposer avec succès. Par accommodement, le général consentit à se rendre le lendemain au lever du premier consul, où il n'avait pas paru depuis quelque tems ; et Napoléon, prévenu dès la nuit même, l'accueillit parfaitement. Cela fit presque un événement de cour, bien que personne ne se doutât que, quelques heures auparavant, ces deux hommes dussent se couper la gorge ; mais dès ce jour ils furent irréconciliables.

Napoléon, qui jusqu'alors ne s'était jamais montré qu'en uniforme, porta, à la fête de l'anniversaire du 14 juillet, un habit habillé de soie rouge, brodé à Lyon, avec une cravate noire. Ce costume parut assez bizarre ; cependant on ne lui en fit pas moins compliment sur son bon goût, excepté pour la cravate, qui, lui objecta-t-on, n'était nullement en harmonie avec l'habit.

— Il y a toujours quelque chose qui sent le militaire, répondit-il en souriant, et il n'y a pas de mal à cela.

M. Gaudin, ministre des finances, fut l'un des premiers qui, à une audience de Saint-Cloud, porta la bourse à cheveux et des dentelles. On suivit peu à peu cet exemple pour plaire au premier consul ; mais ce retour aux anciens usages fut, dans

les commencements, une véritable mascarade. L'un avait une cravate avec un habit habillé, l'autre un col avec un frac ; celui-ci la bourse, celui-là la queue ; quelques-uns avaient les cheveux poudrés, le plus grand nombre était sans poudre ; il n'y manquait que les perruques. Toutes ces petites choses étaient devenues de grandes affaires. Les anciens perruquiers étaient aux prises avec les nouveaux. Chaque matin on regardait la tête du premier consul ; si on l'eût vu une seule fois avec de la poudre, c'en était fait des titus, l'une des modes les plus saines et les plus commodes de la révolution, et les cheveux au naturel eussent été proscrits.

Les femmes, qui poussaient à l'ancien régime par caprice ou par coquetterie, étaient cependant ennemies de la poudre, parce qu'elles tremblaient que la réforme ne les atteignît, et qu'on ne finît par les grands paniers, après avoir commencé par les chignons et les crêpés. Elles voyaient juste, car quelques douairières de la cour de Louis XV avaient soutenu qu'on ne pouvait être jolie avec les modes grecques et romaines, et que la corruption des mœurs ne datait que du moment où on avait porté les cheveux courts et des robes qui dessinaient les formes.

Madame Bonaparte était à la tête de l'opposition ; il appartenait de défendre la grâce et le bon goût à la femme du monde qui en avait le plus. Elle détestait la gêne et la représentation, et disait souvent :

— Tout ceci me fatigue et m'ennuie ; je n'aie pas un moment à moi.

Napoléon servait de père aux enfans de sa femme, et ceux-ci justifiaient cette affection paternelle par leurs excellentes qualités et leur amour filial. Eugène était plein d'honneur, de loyauté et de bravoure ; Hortense, douce, aimable et sensible. Sa mère avait voulu la marier pour la rendre heureuse... En l'unissant à son frère Louis, Napoléon crut concilier avec sa politique le bonheur de sa belle-fille : il se trompa.

Au fur et à mesure que le pouvoir consulaire s'était agrandi, le travail journalier auquel se livrait Napoléon était devenu plus important, d'autant que c'était dans son cabinet particulier que s'élaboraient toutes les affaires gouvernementales. La direction de ce cabinet était confiée à Bourrienne ; malheureusement le caractère de ce dernier se mêlant à un besoin de négociations intéressées dans lesquelles il trouvait tout à la fois de l'influence et des bénéfices, Napoléon, qui n'aimait pas les faiseurs d'affaires, congédia Bourrienne, auquel il accorda le consulat de Hambourg, comme indemnité, et remplaça ce secrétaire intime par M. de Menneval, honnête et probe jeune homme, élevé dans l'enivrement de la gloire et du génie de Napoléon auprès de Joseph Bonaparte, son frère. M. de Menneval savait écrire aussi vite que Bourrienne ; d'une fidélité et surtout d'une discrétion à toute épreuve, il se voua corps et âme au premier consul. Le cabinet particulier s'accrut ensuite de secrétaires qui devinrent presque tous des hommes considérables et considérés. M. Fain y joua plus tard, et lors des derniers tems de l'empire, ainsi que M. Monnier, un rôle important. Au reste, ce cabinet particulier, entièrement composé de jeunes hommes, recevait comme un reflet de l'immense activité du premier consul, qui, devenu empereur, voulut tout connaître.

Si les fonctions de secrétaire de Napoléon étaient honora-